

tendues de la nature se montrent souvent bien supérieures à toutes nos médications; souvent, après que la science a épuisé ses secrets, abandonnée à ses propres forces la nature amène une guérison inespérée. Mais faut-il pour cela l'abandonner toujours à elle-même? Non. Il faut que le médecin la juge, l'examine; il faut qu'il cherche à saisir, à apercevoir sa tendance salutaire pour la seconder. La sagesse avec laquelle elle nous avertit souvent, d'après son état, tantôt par la fatigue, de nous rendre le repos; tantôt par l'inappétence, de ne pas prendre d'aliments; tantôt par une envie particulière, de réclamer telle substance plutôt que telle autre, n'est pas sans importance. Par là, elle nous indique le chemin que nous devons suivre. Mais malheureusement cette voie n'est pas toujours sûre, comme on peut le supposer. Parfois et même très-souvent, il arrive que les forces de l'organisme se troublent tellement par la nature du mal, que l'instinct devient faible, aboli ou perverti et nous égare. C'est dans ces circonstances que le médecin judicieux doit bien veiller à ne pas tomber dans des erreurs; dans ces cas, il doit être guidé par l'observation et l'expérience, par l'attention la plus minutieuse, par l'habileté la plus consommée, dans l'administration des substances qui conviennent à l'état actuel de l'individu.

La fièvre qui se déclare dans les maladies aiguës, n'est le plus souvent qu'une provocation de la nature. La nature, dans ce cas, se sert de cette réaction pour élaborer et débarrasser l'économie du principe morbide qui trouble ses fonctions, comme elle se sert d'aliments pour entretenir les organes et pour régulariser leur fonction. Cette réaction, qui varie dans son intensité, aux différentes périodes de la maladie, est en général plus faible au commencement et à la fin, qu'au milieu.

« Περὶ τὰς ἀρχὰς καὶ τὰ τέλη πάντα ἀσθενέστερα · περὶ δὲ τὰς ἀμύξας, ισχυρότερα. » (Hipp.; Aph. 30, sect. 2.)

La réaction des forces agissantes, qui sont la dépendance des forces radicales, comme dit Barthez, n'est pas toujours en raison directe avec celles-ci, mais elle se met aussi en raison directe avec l'intensité et la nature du mal. Ainsi, elle peut être aussi intense dans les fièvres putrides, adynamiques, typhiques, etc., que dans les fièvres purement et franchement inflammatoires, bilieuses, etc. La réaction, dans ces cas, quoique très-utile,